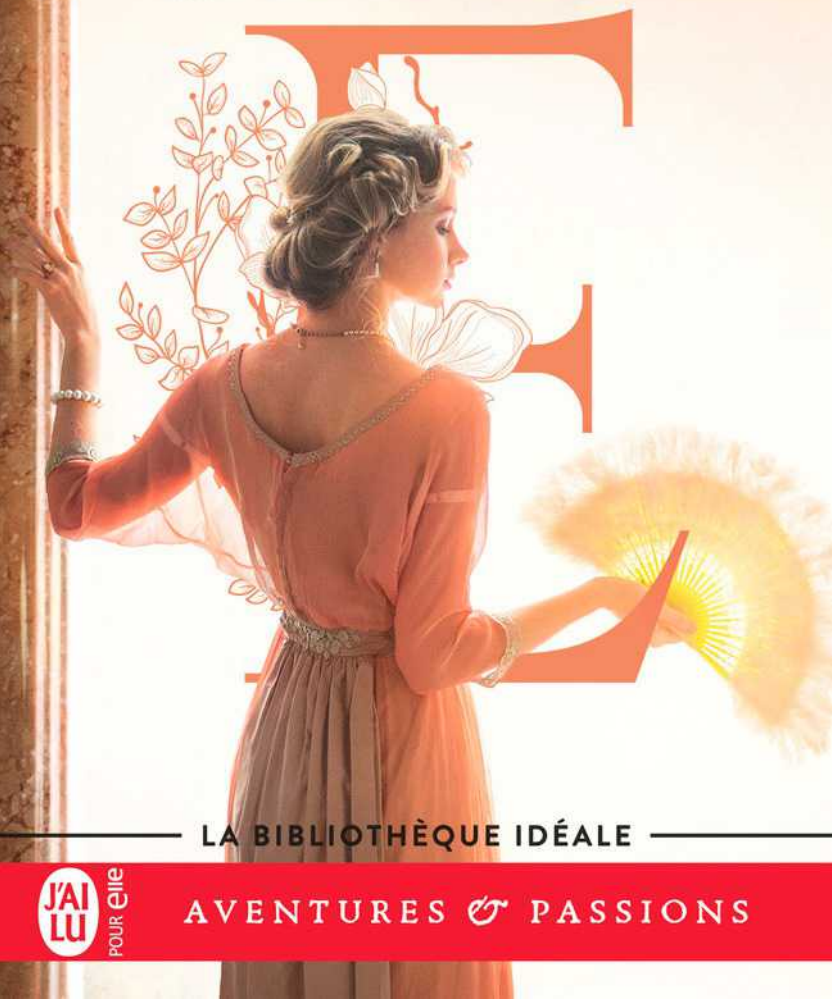


SUZANNE ENOCH

La dame à l'éventail



LA BIBLIOTHÈQUE IDÉALE

J'AI
LU
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Suzanne Enoch

Originnaire de Californie du Sud, elle a obtenu un diplôme de lettres à l'université d'Irvine. Autrice à succès de romances historiques et contemporaines, elle affectionne tout particulièrement la période de la Régence.

Ses livres, pleins d'humour et aux dialogues enlevés, ont été récompensés par le *Romantic Times* et figurent régulièrement sur la liste des meilleures ventes du *New York Times* et de *USA Today*.

La dame à l'éventail

DE LA MÊME AUTRICE AUX ÉDITIONS J'AI LU

*Au bord de la crise de nerfs
L'éclat de sa beauté*

Les rebelles

- 1 – *Partie d'échecs*
- 2 – *Étrange complicité*
- 3 – *La duchesse aux pieds nus*
- 4 – *Laisse-moi t'aimer*

Scandaleux Écossais

- 1 – *Un diable en kilt*
- 2 – *Le quadrille*
- 3 – *La fleur des Highlands*
- 4 – *La flamboyante des Highlands*

Leçons d'amour

- 1 – *La dame à l'éventail*
- 2 – *La femme au charme discret*
- 3 – *La dame de ses pensées*

Les héros

- 1 – *Le héros des Highlands*
- 2 – *Au cœur de la tourmente*
- 3 – *Un loup en Écosse*

Les MacTaggart

- 1 – *Trop anglaise, mais si adorable*
- 2 – *Un diable d'Écossais*
- 3 – *L'héritier du clan*

La famille Griffin

- 1 – *Drôle de chaperon*
- 2 – *Invitation au péché*
- 3 – *Une vision de rêve*

SUZANNE
ENOCH

LEÇONS D'AMOUR – 1

La dame à l'éventail

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Agathe Nabet*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
THE RAKE

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Suzanne Enoch, 2002

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2017

*Pour mes collègues des éditions Avon,
dont l'amitié chaleureuse,
l'aide et les encouragements
se sont révélés merveilleux.*

*Et pour Sharon Lyon,
qui a suggéré l'idée des coffrets-cadeaux.*

Prologue

Lady Georgiana Halley entra dans le petit salon d'un pas décidé.

— Devinez ce que cet individu a fait, cette fois !

Lucinda Barrett et Evelyn Ruddick échangèrent un coup d'œil entendu. Elles savaient à qui leur amie faisait allusion. Comment auraient-elles pu l'ignorer ? L'individu en question était le plus épouvantable débauché de toute l'Angleterre.

— Qu'a-t-il donc fait ? demanda Lucinda en reposant les cartes qu'elle venait de battre.

Georgiana secoua les gouttes de pluie de l'ourlet de sa robe puis se laissa tomber sur la troisième chaise de la table de jeu.

— Elinor Blythem et sa femme de chambre ont été surprises par une averse, ce matin. Elles se dépêchaient de rentrer quand l'attelage de ce goujat est passé à toute allure et les a aspergées d'eau du caniveau !

Elle ôta ses gants et les fit claquer sur la table.

— Heureusement que la pluie commençait tout juste à tomber, sinon il les aurait trempées !

— Il n'a même pas pris la peine de s'arrêter ? demanda Evelyn en lui servant une tasse de thé.

— Au risque de se mouiller ? Grands dieux, non ! répondit Georgiana en laissant tomber un morceau

de sucre dans son thé avant d'y faire vigoureusement tourner sa petite cuillère. Par temps sec, il se serait arrêté pour offrir de les raccompagner, mais pour bien des hommes, la noblesse n'est ni un état d'esprit ni un statut. C'est une simple question de confort.

— Une question de confort financier, ajouta Lucinda. Attention, Georgie, tu vas faire déborder ton thé.

— Vous êtes bien trop cyniques, dit Evelyn en remplissant sa propre tasse. Mais il n'en demeure pas moins que la société a fâcheusement tendance à excuser l'arrogance d'un gentleman pour peu que celui-ci ait de la fortune et de l'entregent. La vraie noblesse a disparu. Au temps du roi Arthur, susciter l'admiration d'une femme avait au moins autant d'importance que pourfendre un dragon.

Mlle Ruddick avait tendance à toujours tout ramener aux récits chevaleresques. Mais, pour une fois, elle n'avait pas tort.

— Tout à fait, approuva Georgiana. Depuis quand les dragons sont-ils plus importants que les gentes demoiselles ?

— Les dragons gardent des trésors, avança Lucinda, filant la métaphore, ce qui explique que les femmes généreusement dotées aient presque autant de valeur que les dragons.

— C'est nous qui devrions être considérées comme des trésors, que nous ayons une dot ou non, insista Georgiana. Je crois que la difficulté vient de ce que nous sommes plus complexes à appréhender qu'un pari ou une course de chevaux. Comprendre une femme est un défi impossible à relever pour la plupart des hommes.

Lucinda mordit dans une tranche de cake au chocolat.

— Je suis d'accord. Il ne suffit pas à un gentleman d'agiter son épée vers moi pour retenir mon attention, gloussa-t-elle.

— Lucinda, pour l'amour du Ciel ! s'exclama Evie en éventant son visage soudainement empourpré.

— Luce a raison, déclara Georgiana en se penchant vers elles. Un gentleman ne peut pas gagner le cœur d'une femme comme il gagne une... course d'aviron sur la Tamise. Il doit savoir que les règles ne sont pas les mêmes. Si beau, riche et puissant soit-il, je ne veux rien savoir d'un prétendu gentleman dont le passe-temps serait de briser le cœur des femmes.

— Et un gentleman doit aussi savoir qu'une lady est capable de penser par elle-même, déclara Evelyn en faisant claquer sa tasse sur sa soucoupe en guise de point d'exclamation.

Lucinda se leva et s'approcha du secrétaire qui se trouvait au bout du salon.

— Nous devrions mettre cela par écrit, déclara-t-elle en sortant d'un tiroir quelques feuilles de papier qu'elle revint distribuer. À nous trois, nous exerçons une grande influence, surtout vis-à-vis de ces prétendus gentlemen.

— Et nous rendrions ainsi service à d'autres ladies, approuva Georgiana, sa colère diminuant tandis que le projet commençait à prendre forme.

— Je ne vois pas en quoi une telle liste pourrait servir à qui que ce soit d'autre qu'à nous-mêmes, objecta Evelyn en prenant toutefois le crayon que lui tendait Lucinda. Si tant est qu'elle nous soit d'une quelconque utilité.

— Oh, elle le sera – une fois que nous aurons mis ces règles en pratique, répliqua Georgiana. Je propose que nous choisissons chacune l'homme auquel nous enseignerons ce qu'il doit savoir pour courtiser une lady comme il convient.

— J'approuve, déclara Lucinda en plaquant sa main sur la table.

Georgiana émit un sombre ricanement tandis qu'elle commençait à écrire.

— Nous pourrions même envisager de faire publier ces règles : « Leçons d'amour, par trois dames de qualité. »

Liste de Georgiana

1. *Ne jamais briser le cœur d'une dame.*

2. *Toujours dire la vérité, quoi que vous pensiez que la dame ait envie d'entendre.*

3. *Ne jamais faire de l'affection d'une dame l'objet d'un pari.*

4. *Les fleurs sont appréciées, mais veillez à offrir celles que la dame préfère. Les lys sont particulièrement ravissants.*

1

*Au picotement de mes pouces,
Je sens que cela va mal tourner¹.*

Macbeth, acte IV, scène 1

Lady Georgiana Halley regarda Dare entrer dans la salle de bal et fut étonnée de ne pas voir fumer les semelles de ses bottes alors qu'il était déjà si bien engagé sur le chemin de l'enfer. Toute sa personne, sombre et diaboliquement séduisante, semblait bouillonner d'impatience tandis qu'il se dirigeait vers les salles de jeu, à tel point que lorsque Elinor Blythem lui tourna délibérément le dos, il ne le remarqua même pas.

— Je hais cet homme, murmura Georgiana.

— Je vous demande pardon ? souffla lord Luxley, qui bondissait autour d'elle au rythme d'une danse folklorique.

— Rien, milord, je pensais à voix haute.

— Dans ce cas, partagez vos pensées avec moi, lady Georgiana.

1. Toutes les traductions de Shakespeare sont de la traductrice.
(N.d.T.)

Il toucha sa main, se retourna et disparut un instant derrière Mlle Partrey.

— Rien ne me plaît autant que le son de votre voix.

« Excepté, peut-être, celui de l'or qui tinte dans ma bourse », soupira intérieurement Georgiana. Elle devenait décidément trop blasée.

— Vous êtes trop aimable, milord.

— C'est impossible, dès lors qu'il s'agit de vous.

Ils entamèrent un nouveau tour de piste, et Georgiana se rembrunit quand elle aperçut le dos puissant de cette canaille de Dare qui s'éloignait. Sans doute allait-il boire et fumer le cigarillo avec ses vauriens d'amis. La soirée avait été si charmante avant qu'il n'apparaisse ! C'était sa tante qui organisait ce bal, et elle se demanda qui avait bien pu l'inviter.

Son cavalier la rejoignit, et elle gratifia le beau baron aux cheveux dorés d'un sourire déterminé – elle devait chasser ce démon de Dare de ses pensées.

— Je vous trouve très fringant, ce soir, lord Luxley.

— C'est que vous m'inspirez, répondit-il, flatté.

La danse prit bientôt fin, et le baron tira un mouchoir de la poche de son gilet. Georgiana aperçut Lucinda Barrett et Evelyn Ruddick qui échangeaient des messes basses à la table des rafraîchissements.

— Je vous remercie, milord, dit-elle.

Elle s'inclina sans lui laisser le temps de lui offrir son bras pour faire le tour de la salle.

— Vous m'avez épuisée au-delà de toute limite. Si vous voulez bien m'excuser...

— Oh, je... Certainement, milady.

— Luxley ? pouffa Lucinda derrière son éventail d'ivoire quand Georgiana les eut rejointes. Comment pareille chose s'est-elle produite ?

Georgiana lui décocha un grand sourire.

— Il voulait me réciter le poème qu'il a écrit en mon honneur, et je n'ai eu d'autre choix pour l'empêcher d'aller plus loin que la première strophe que d'accepter de danser avec lui.

— Il t'a dédié un poème ? s'extasia Evelyn en passant son bras sous le sien pour l'entraîner vers les chaises alignées d'un côté de la salle.

Georgiana fut soulagée de voir Luxley choisir pour victime une des nombreuses débutantes de la soirée et accepta avec reconnaissance le verre de madère que lui présenta un valet. Après trois heures de quadrilles, de valse et de danses folkloriques, ses pieds la faisaient souffrir.

— Mais oui, répondit-elle. Et sais-tu ce qui rime avec Georgiana ?

Evelyn plissa le front, et ses yeux gris étincelèrent.

— Non. Quoi donc ?

— Rien. Il s'est donc contenté d'ajouter « -iana » à la fin de chaque vers. Des trimètres iambiques, toutefois. « Oh, Georg-iana, votre beauté est mon rayon de soleil-iana, votre chevelure étincelle plus que l'or-iana, votre... »

Lucinda émit un son étranglé.

— Je t'en prie, cesse immédiatement. Georgie, tu as l'art de pousser les hommes à dire et à faire les choses les plus ridicules !

Georgiana secoua la tête et écarta de ses yeux une mèche de sa chevelure d'or-iana, échappée de sa barrette d'ivoire.

— Ce n'est pas moi, c'est mon argent qui produit cet effet.

— Tu ne devrais pas être aussi cynique. Après tout, il a pris la peine de t'écrire un poème, si affreux soit-il.

— Oui, tu as raison. C'est triste que je sois aussi blasée à seulement vingt-quatre ans, n'est-ce pas ?

— Est-ce à Luxley que tu vas infliger une leçon ? demanda Evelyn. Il me semble qu'il aurait besoin d'apprendre une chose ou deux. Que les femmes ne sont pas complètement stupides, par exemple.

Georgiana sirota une gorgée de madère et sourit.

— Pour être honnête, je ne pense pas qu'il mérite un tel effort. En fait...

Un mouvement vers l'escalier attira son attention, et elle aperçut Dare qui regagnait la salle, une femme à son bras. Et pas n'importe laquelle, remarqua-t-elle avec un léger froncement de sourcils en reconnaissant Amélia Johns.

— Qu'y a-t-il ? demanda Evelyn en suivant son regard. Ô mon Dieu. Qui donc a invité Dare ?

— Pas moi, c'est certain.

Mlle Johns ne devait pas avoir plus de dix-huit ans, soit douze de moins que Dare. Mais en années de péchés, il avait des siècles d'avance sur elle. Georgiana avait entendu dire que le vicomte avait quelqu'un en vue, et entre l'argent de sa famille et son frais visage innocent, Amélia était sans doute sa cible. La pauvre enfant.

Dare prit les deux mains d'Amélia dans les siennes et Georgiana serra les dents. Après avoir adressé quelques mots à la jeune fille, le vicomte, avec un grand sourire, la libéra et s'éloigna. Le visage d'Amélia s'empourpra, puis pâlit, et elle quitta précipitamment la pièce.

Voilà qui clarifiait au moins une chose. Georgiana se leva et se tourna vers ses amies.

— Non, pas Luxley, déclara-t-elle, surprise elle-même par sa froide détermination. J'ai un autre élève en vue. Un élève qui a sérieusement besoin d'une bonne leçon.

Evie écarquilla les yeux.

— Tu ne songes pas à lord Dare, tout de même ? Tu le détestes. Tu daignes à peine lui parler.

Le rire profond de Dare retentit à travers la salle, et Georgiana sentit son sang bouillonner. Il se souciait apparemment fort peu d'avoir blessé une jeune fille – peut-être même de lui avoir brisé le cœur. Oh oui, il avait grand besoin d'une leçon. C'était d'ailleurs lui qui leur avait inspiré l'idée de cette liste. Et elle savait précisément quelle leçon elle avait l'intention de lui donner. Personne n'était plus qualifié qu'elle pour le faire.

— Si, c'est à Dare que je songe. Je vais devoir briser son cœur pour cela, quoique je ne sois pas certaine qu'il en ait un. Mais...

— Chut, souffla Evelyn en lui faisant signe de se taire.

— Qui donc n'aurait pas quoi ?

Georgiana se raidit en entendant cette belle voix grave et se retourna.

— Ce n'est pas à vous que je parlais, milord.

Tristan Carroway, vicomte Dare, fit peser sur elle le regard amusé de ses yeux bleu pâle. Il n'avait certainement pas de cœur s'il était capable de produire un sourire aussi sensuel et charmeur alors qu'il venait de forcer une jeune fille au bord des larmes à s'enfuir.

— Et moi qui venais vous dire que je vous trouve particulièrement ravissante ce soir, lady Georgiana.

Elle sourit tout en frémissant intérieurement. Il se permettait de la complimenter alors que la pauvre Amélia était sans doute en train de sangloter dans un coin.

— J'ai choisi cette toilette en pensant à vous, milord, répondit-elle en lissant sa jupe de soie bordeaux. L'appréciez-vous réellement ?

Le vicomte n'était pas sot, et si l'expression de son visage ne changea pas, il eut la prudence de reculer d'un pas. Georgiana regretta de ne pas avoir pris son éventail, mais celui de Lucinda serait à portée de main s'il lui venait l'envie d'en appliquer un coup sur les phalanges de Dare.

— Absolument, milady.

D'un coup d'œil expert, il la détailla de la tête aux pieds, et Georgiana eut la déplaisante impression qu'il savait si le jupon qu'elle portait était fait de soie ou de coton.

— Dans ce cas, c'est celle que je porterai à votre enterrement, dit-elle avec un doux sourire.

— Georgie, murmura Lucinda en lui prenant le bras.

Dare haussa les sourcils.

— Qui dit que vous y serez invitée ? Bien le bonsoir, mesdemoiselles, ajouta-t-il avec un sourire diabolique avant de tourner les talons.

Oh, il méritait décidément une bonne leçon !

— Comment se portent vos tantes ? lança-t-elle dans son dos.

Il s'immobilisa, parut hésiter, puis se retourna.

— Mes tantes ?

— Oui. Je ne les vois pas ce soir. Comment vont-elles ?

— Tante Edwina se porte à merveille, répondit-il d'un air méfiant. Mais tante Milly se rétablit plus lentement qu'elle ne le souhaiterait. Pourquoi ?

Elle n'avait pas l'intention de répondre à sa question. Mieux valait le laisser réfléchir pendant qu'elle peaufinerait les détails de son plan.

— Pour rien. Transmettez-leur mes amitiés, je vous prie.

— Je le ferai. Mesdemoiselles.

— Lord Dare.

Dès qu'il fut hors de vue, Lucinda libéra le bras de Georgiana.

— C'est donc ainsi que tu t'y prends pour qu'un gentleman tombe amoureux de toi. Je me demandais pourquoi je n'arrivais jamais à rien.

— Tais-toi donc. Je ne peux tout de même pas lui tomber dans les bras. Il se douterait de quelque chose.

— Alors comment comptes-tu le prendre au piège ?

L'optimiste Evelyn semblait elle-même sceptique.

— Avant de faire quoi que ce soit, je dois d'abord parler à quelqu'un. Je vous en dirai davantage demain.

Georgiana se mit alors en quête d'Amélia Johns. Dare avait disparu, mais elle resta sur le qui-vive, guettant sa haute silhouette. Cet homme avait l'irritante habitude de surgir au moment où on l'attendait le moins.

Cela lui rappela qu'elle avait oublié de lui demander s'il avait été invité ou s'il était venu de son propre chef à la soirée de sa tante.

Malgré une recherche minutieuse, elle n'aperçut la jolie débutante nulle part, et c'est la mine soucieuse qu'elle s'en alla rejoindre sa tante et reprendre ses devoirs d'hôtesse. Vivre chez sa tante Frédérica s'accompagnait d'un certain nombre de privilèges et de responsabilités – passer la soirée à

faire des grâces quand elle aurait préféré monter à l'étage pour préparer son plan entrant dans cette dernière catégorie.

Faire en sorte que Tristan Carroway tombe amoureux d'elle comportait bien des risques, mais il méritait une bonne leçon. Il avait joué avec un cœur de trop, et elle allait veiller à ce qu'il ne recommence plus. Plus jamais.

2

Le beau est immonde, et l'immonde est beau.

Macbeth, acte I, scène 1

Tristan Carroway, vicomte Dare, leva les yeux du *London Times* en entendant retentir le heurtoir de cuivre de la porte d'entrée. On n'était plus qu'à deux mois de la récolte d'été, et le cours de l'orge continuait à chuter.

Il soupira. Les pertes qu'il essuierait engloutiraient le bénéfice qu'il avait réussi à tirer de la récolte de printemps. Il allait devoir se tourner vers le marché américain et s'entretenir à ce sujet avec Beacham, son homme d'affaires.

Le bruit du heurtoir s'éleva de nouveau.

— Dawkins, la porte ! lança Tristan avant de prendre une gorgée de café chaud et corsé.

Une bonne chose au moins était sortie des colonies. Et au prix où on payait leur café et leur tabac, les Américains avaient certainement les moyens de lui acheter son orge.

Quand le heurtoir retentit une fois de plus, il replia son journal et se leva. Les excentricités de Dawkins étaient amusantes, mais son majordome avait intérêt à être occupé à astiquer l'argenterie

plutôt qu'à dormir dans un coin, comme il en avait la fâcheuse habitude. Quant au reste des domestiques, ils ne manquaient pas d'ouvrage avec toute sa famille en résidence. À moins qu'ils n'aient tous décidé de quitter sa maison sans prendre la peine de l'en avertir...

Avec la chance qu'il avait ces temps-ci, une meute de créanciers et d'huissiers attendait probablement devant la porte.

— Oui ? dit-il en ouvrant. Qu'est-ce qu...

— Bonjour, lord Dare.

La robe de promenade de lady Georgiana Halley, assortie au chapeau vert foncé qui encadrait sa chevelure d'or, s'épanouit autour d'elle quand elle fit la révérence.

Tristan referma brusquement la bouche. En temps ordinaire, l'apparition d'une aussi jolie femme sur le pas de sa porte lui aurait semblé une excellente chose. Mais Georgiana Halley n'avait rien d'ordinaire.

— Que diable faites-vous donc ici ? demanda-t-il en remarquant sa femme de chambre qui patientait derrière elle. Vous n'êtes pas armée, au moins ?

— Seulement de mon esprit, répliqua-t-elle.

Et son esprit l'avait blessé en plus d'une occasion.

— Je le répète, que faites-vous ici ?

— Je viens rendre visite à vos tantes. Écartez-vous, je vous prie.

Elle rassembla ses jupes et passa devant lui pour pénétrer dans le hall. Sa peau fleurait bon la lavande.

— Vous plairait-il d'entrer ? demanda-t-il avec un temps de retard.

— Vous faites un piètre majordome, lança-t-elle par-dessus son épaule. Conduisez-moi auprès de vos tantes, s'il vous plaît.

Tristan croisa les bras et laissa aller son épaule contre l'encadrement de la porte.

— Le piètre majordome que je suis vous suggère de les trouver toute seule.

En vérité, il brûlait de curiosité et se demandait ce qui avait pu l'inciter à se présenter à Carroway House. Elle connaissait son adresse depuis des années, mais c'était bien la première fois qu'elle daignait honorer sa demeure de sa présence.

— Quelqu'un vous a-t-il jamais dit que vous étiez insupportablement grossier ? répliqua-t-elle en se tournant vers lui.

— Je crois me souvenir que vous l'avez fait à plusieurs reprises. Et si vous vous donnez la peine de vous en excuser, je vous escorterai volontiers où vous le désirez.

Un voile rose se posa sur son délicat teint d'ivoire.

— Je n'ai aucune excuse à vous faire, rétorqua-t-elle. Et vous pouvez bien aller tout droit en enfer.

Il ne s'était pas attendu à des excuses de sa part, mais il ne pouvait s'empêcher de lui suggérer d'en faire chaque fois qu'il en avait l'occasion.

— Fort bien. Première porte à gauche, à l'étage, lâcha-t-il avant de regagner la salle à manger.

Tandis que le bruit des pas de Georgiana décroissait dans l'escalier, il l'entendit étouffer un juron. Il s'autorisa un léger sourire et se cala confortablement contre le dossier de sa chaise, son journal replié sur les genoux. Georgiana Halley avait traversé Mayfair pour rendre visite à ses tantes alors qu'elle les avait déjà vues moins de deux semaines auparavant, juste avant la dernière crise de goutte de tante Milly.

— Que diable a-t-elle en tête ? murmura-t-il.

Au vu de leur passé commun, il était peu enclin à lui faire confiance. Tristan se releva, abandonnant les restes de son petit déjeuner sur la table au cas où un domestique se déciderait à apparaître pour débarrasser. Malédiction, où donc était passé tout le monde, ce matin ?

— Tante Milly ? appela-t-il en atteignant le palier du premier étage.

Quand, trois ans plus tôt, il avait invité ses tantes à venir vivre sous son toit, il leur avait cédé l'usage du petit salon, dont elles avaient pleinement pris possession et qu'elles avaient enfoui sous une profusion de rideaux de bombasin et de dentelle.

— Tante Edwina ? appela-t-il en poussant la porte de la pièce ensoleillée encombrée de fanfreluches. Ma foi, j'ignorais que vous aviez de la visite, ce matin. Qui peut bien être cette ravissante jeune femme ?

— Oh, taisez-vous donc, souffla Georgiana en lui tournant le dos.

Millicent Carroway, drapée dans un kimono oriental dont les couleurs criardes juraient avec les tons de la pièce, pointa sa canne vers lui.

— Tu sais très bien qui est là. Pourquoi ne m'as-tu pas transmis ses amitiés comme elle t'avait chargé de le faire hier soir, vilain garçon ?

Tristan écarta la canne et se pencha pour déposer un baiser sur la joue ronde et pâle de sa tante.

— Parce que vous dormiez quand je suis rentré et que vous aviez informé Dawkins de votre souhait de ne pas être dérangée ce matin, joli papillon.

Un éclat de rire jaillit de l'ample poitrine de sa tante.

— En effet. Je veux bien un biscuit, Edwina chérie.

L'ombre anguleuse qui se tenait derrière elle s'avança dans un bruissement d'étoffe.

— Je te l'apporte, Milly. Et vous, Georgiana, avez-vous pris votre petit déjeuner ?

— Oui, mademoiselle Edwina, répondit Georgie d'un ton doux et chaleureux qui intrigua Tristan – il n'était guère habitué à l'entendre s'exprimer sur un mode aussi bienveillant. Ne vous dérangez pas, je vous en prie. Je m'occupe de servir Mlle Milly.

— Vous êtes un trésor, Georgiana. Je le dis souvent à votre tante Frédérica.

— Vous êtes trop bonne, mademoiselle Edwina. Si j'étais vraiment un trésor, je vous aurais rendu visite plus tôt et vous n'auriez pas été forcées de traverser Mayfair pour venir nous voir, ma tante et moi.

Georgiana se leva et alla chercher l'assiette de biscuits sur le plateau de thé, écrasant durement au passage les orteils de Tristan.

— Comment prenez-vous votre thé, mademoiselle Milly ? Mademoiselle Edwina ?

— Oh, oubliez le « mademoiselle », je vous prie. Ma sœur et moi ne savons que trop bien que nous sommes toutes deux de vieilles célibataires, gloussa Milly.

— Balivernes, intervint Tristan, tout sourire, se retenant à grand-peine de se pencher pour frotter son pied endolori. Vous êtes toutes les deux aussi jeunes et fraîches qu'un printemps.

Les talons des souliers de Georgiana devaient être ferrés, car elle-même ne pesait pas bien lourd. Elle était grande, mais mince, avec ces rondeurs du buste et des hanches qu'il appréciait tant chez les femmes. Et chez celle-ci tout particulièrement – raison pour laquelle il s'était retrouvé en fâcheuse posture avec elle.

— Lord Dare, reprit Georgiana d'un ton charmant tandis qu'elle servait le thé et offrait des biscuits sans rien lui proposer, j'ai eu l'impression que vous n'aviez guère envie de vous joindre à nous, tout à l'heure.

Elle souhaitait donc se débarrasser de lui. Raison de plus pour rester *a priori*, mais il ne voulait pas non plus qu'elle croie qu'il s'intéressait à ce qu'elle avait l'intention de raconter.

— Je cherchais mes frères, Robert et Bradshaw, improvisa-t-il. Ils sont censés m'accompagner à Tattersall, ce matin.

— Je crois bien les avoir entendus dans la salle de bal, tout à l'heure, dit Edwina. Tous les valets y étaient aussi, pour une raison que j'ignore.

Vêtue de ses sempiternels vêtements noirs et assise dans un coin de la pièce que le soleil n'atteignait jamais, l'aînée de ses tantes ressemblait à un spectre shakespearien affublé d'une paire de lunettes.

— Hum. J'espère que Bradshaw ne nous réserve pas une de ses surprises explosives. Si vous voulez bien m'excuser...

Georgiana tenta de lui marcher de nouveau sur les pieds quand elle retourna s'asseoir, mais il se tenait prêt, cette fois, et recula avant qu'elle ait pu l'atteindre. Il aurait plus de chances de découvrir ce qu'elle était venue dire à ses tantes une fois qu'elle serait partie. Et il devait vraiment informer ses frères qu'ils l'accompagnaient au marché aux chevaux.

Quand il atteignit le palier du deuxième étage, où se trouvait la salle de bal, un bruit d'applaudissements lui parvint. Plus inquiet que jamais quant aux intentions de Bradshaw, il poussa sans cérémonie la double porte de la salle... et se baissa

juste à temps pour éviter qu'une flèche se plante dans sa tête.

— Tonnerre et malédiction ! beugla-t-il par réflexe.

Le second lieutenant de la Royal Navy Bradshaw Carroway lâcha son arbalète, traversa la salle, écarta les domestiques et saisit son frère par l'épaule.

— Mon Dieu ! Dare, tu vas bien ?

Tristan repoussa sa main.

— Évidemment, grinça-t-il. Quand j'ai interdit l'usage des armes à feu dans la maison, j'ai oublié de préciser que cela concernait aussi celui des armes mortelles dans la salle de bal. Et tu ferais bien de ne pas rire, ajouta-t-il en désignant du doigt la silhouette immobile de son frère Robert, assis devant la fenêtre.

— Je ne ris pas.

— Tant mieux.

Surprenant du coin de l'œil le majordome qui s'apprêtait à quitter la pièce en même temps que les autres domestiques, il aboya :

— Dawkins !

— Oui, milord ?

— Surveillez la porte d'entrée. Les tantes ont de la visite.

— Bien, milord, répondit Dawkins en s'inclinant.

— De qui s'agit-il ? s'enquit Bradshaw en arrachant la flèche plantée dans l'encadrement de la porte pour en inspecter la pointe.

— De personne. Range donc ton jouet hors de portée du Gnome et suis-moi. Nous allons à Tattersall.

— Vas-tu m'acheter un poney ?

— Non, je vais acheter un poney à Edward.

— Tu n'as pas de quoi payer un poney.

— Nous devons maintenir les apparences. Tu viens avec nous, Bert ? ajouta-t-il en se tournant vers la silhouette immobile.

Comme il s'y attendait, son frère secoua la tête.

— Je dois écrire à Maguire.

— Sors au moins te promener avec Andrew cet après-midi.

— Je ne crois pas.

— Ou fais une balade à cheval.

— Peut-être.

Tristan fronça les sourcils tandis qu'il descendait l'escalier à côté de Bradshaw.

— Comment va-t-il ?

Son frère haussa les épaules.

— Tu es plus proche de lui que moi. S'il ne te parle pas, je te laisse imaginer ce que je tire de lui.

— Je persiste à espérer qu'il a quelque chose à me reprocher et qu'il se montre bavard avec le reste du monde.

Shaw secoua la tête.

— C'est un sphinx pour tout le monde. Je crois qu'il a souri quand la flèche a failli t'atteindre, si cela peut t'aider.

Si le comportement distant de Robert inquiétait Tristan, la présence de Georgiana Halley sous son toit le troublait bien davantage. Elle mijotait quelque chose, et son instinct lui disait qu'il valait mieux pour lui découvrir au plus tôt de quoi il s'agissait.

Pour l'heure, il devait cependant acheter un poney au plus jeune de ses frères avec de l'argent qu'il n'avait pas. Mais si sa famille avait une tradition, c'était bien celle de l'équitation, et il faisait patienter le Gnome depuis déjà trop longtemps.

— Qui donc est venu voir les tantes ? s'enquit Shaw.

Tristan réprima un soupir. Ses frères finiraient bien par le savoir, de toute façon.

— Georgiana Halley.

— Geor... Oh. Pourquoi ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Mais si elle a l'intention d'incendier la maison, je préfère être ailleurs.

Mieux valait exagérer les choses plutôt que d'entamer une conversation à propos de lui et de Georgiana.

Georgiana avait décidé depuis longtemps de garder ses distances avec les Carroway, mais elle avait toujours eu un faible pour Milly et Edwina.

— Depuis que mon cousin Greydon est marié, expliqua-t-elle, ma tante n'a plus vraiment besoin d'une dame de compagnie. Elle s'entend si bien avec sa belle-fille Emma que j'ai presque l'impression d'être de trop.

— Vous n'avez pas l'intention de retourner dans le Shropshire, cependant ? Pas avant la fin de la saison, du moins ?

— Oh non. Mes parents ont encore trois filles qui attendent de faire leurs débuts. Un retour anticipé de ma part serait perçu comme un mauvais exemple. D'ailleurs, ma sœur Helen, qui est déjà mariée, est à peine la bienvenue.

— Vous n'êtes pas un mauvais exemple, ma chère, affirma Edwina en lui tapotant le bras. Ma sœur et moi ne nous sommes pas mariées et n'avons jamais souffert de l'absence d'un époux.

— Ce qui ne signifie pas que nous ayons manqué de prétendants, précisa Milly. Nous n'en avons trouvé aucun à notre convenance, voilà tout. Je n'ai

jamais regretté un instant de ne pas m'être mariée. Je reconnais cependant qu'avec ce mauvais pied, je regrette de ne plus pouvoir danser.

— C'est justement la raison de ma venue, déclara Georgiana.

En prononçant ces mots, elle avait conscience d'effectuer le mouvement d'ouverture d'une véritable partie d'échecs.

— J'ai pensé qu'il vous serait peut-être agréable d'avoir quelqu'un auprès de vous, et j'aimerais me sentir un tant soit peu utile, c'est pourquoi je...

— Oh oui ! coupa Edwina. Une autre femme dans la maison, ce serait merveilleux ! Tous les garçons Carroway seront ici jusqu'à la mi-août, et ce serait un soulagement de pouvoir parler avec quelqu'un de civilisé.

— Qu'en dites-vous, Milly ? demanda Georgiana en prenant la main de celle-ci avec un sourire.

— Je suis sûre que vous avez bien mieux à faire que de suivre partout une vieille fille percluse de goutte.

— Balivernes, répliqua fermement Georgiana. Ma mission consistera à vous permettre de danser de nouveau. Et j'aurai grand plaisir à l'accomplir.

— Oh, dis oui, Milly. Ce sera si amusant !

Milly Carroway sourit, et ses joues rosirent légèrement.

— Dans ce cas, je dis oui.

— Formidable ! déclara Georgiana, serrant ses mains l'une contre l'autre pour contenir son enthousiasme.

— Je vais dire à Dawkins de vous préparer une chambre, annonça Edwina en se levant. Je crains cependant que toutes les chambres de l'aile ouest ne soient occupées. Le soleil du matin vous dérange-t-il ?

— Pas le moins du monde. Je me lève de bonne heure.

Sachant ce démon de Tristan Carroway sous le même toit qu'elle, elle n'aurait pas tellement l'occasion de fermer l'œil. Elle était folle de s'engager dans cette histoire. Mais si elle ne le faisait pas, qui d'autre s'en chargerait ?

Tandis que sa sœur quittait la pièce, Milly resta parmi les coussins de son fauteuil, son pied bandé reposant sur un tabouret capitonné.

— Je suis si heureuse que vous veniez vous installer chez nous, déclara-t-elle en sirotant son thé, dévisageant Georgiana de ses yeux sombres par-dessus le rebord de sa tasse. J'avais pourtant la nette impression que vous ne vous entendiez pas très bien avec Tristan. Êtes-vous certaine de vouloir cela ?

— Votre neveu et moi avons eu des différends, en effet, admit Georgiana en choisissant ses mots avec soin. Mais ce n'est pas une raison suffisante pour me priver du plaisir de votre compagnie.

Dare ne manquerait pas de s'informer auprès de ses tantes des raisons de sa visite, et elle devait veiller à tendre déjà ses filets.

— Si vous en êtes sûre, ma chère.

— Oui, je le suis. Vous m'avez donné un nouvel objectif. J'ai horreur de me sentir désœuvrée.

— Dois-je écrire à votre tante pour solliciter sa permission ?

— Oh, ce ne sera pas nécessaire, s'empressa d'assurer Georgiana. J'ai vingt-quatre ans, Milly. Et ma tante sera heureuse de me savoir auprès de vous. Je dois aller rassembler mes affaires et je préfère l'en informer moi-même, ajouta-t-elle en se levant. Souhaitez-vous ma présence dès ce soir ?

Milly gloussa.

— Je me demande si vous avez seulement conscience de ce à quoi vous vous exposez, mais oui, ce soir, ce serait parfait. Je dirai à Mme Goodwin de prévoir un couvert de plus.

— Merci.

Georgiana rejoignit sa femme de chambre et regagna avec elle la voiture de sa tante.

Milly Carroway clopina jusqu'à la fenêtre pour regarder s'éloigner l'attelage de la duchesse douairière.

— Assieds-toi donc, Millicent ! s'exclama Edwina qui venait de regagner la pièce. Tu vas tout gâcher.

— Ne t'inquiète pas, Winna. Georgie est partie chercher ses affaires et Tristan est à Tattersall.

— Je n'en reviens pas que cela ait été aussi simple.

Milly alla reprendre place sur son fauteuil garni de coussins et, malgré ses doutes, ne put s'empêcher de sourire quand elle découvrit l'expression ravie de sa sœur.

— Disons qu'elle nous a épargné la peine d'aller trouver Frédérica pour lui demander si nous pouvions lui emprunter sa nièce pour la saison, mais n'aie pas trop d'espoirs non plus.

— Sottises. Cette dispute entre Georgie et Tristan remonte à au moins six ans. Préférerais-tu qu'il se rabatte sur une de ces débutantes minaudières ? Je te dis que ces deux-là sont faits l'un pour l'autre.

— Oui, comme la flamme et la poudre à canon.

— Tu verras, Milly. Tu verras.

— C'est bien ce qui me fait peur.

L'affaire avait été conclue en douceur. Georgiana avait du mal à croire qu'elle avait vraiment fait cela. C'est à peine si elle avait suggéré la chose,

et les tantes de Dare avaient pris le relais. Tandis qu'elle regagnait Hawthorne House, cependant, elle retrouva peu à peu le sens des réalités.

Elle avait accepté de résider à Carroway House, où elle serait amenée à voir Dare chaque jour. Elle venait de mettre en branle un projet qu'elle n'était pas certaine d'avoir le courage de mener jusqu'à son terme. Un projet qui consistait à remettre Dare à sa place et à lui apprendre ce qu'il en coûtait de briser les cœurs.

— Personne ne le mérite autant que lui, marmonna-t-elle.

— Je vous demande pardon, milady ? demanda sa femme de chambre, assise en face d'elle sur la banquette.

— Rien, Mary. Je pensais à voix haute. Changer de résidence pour quelque temps ne vous dérange pas, n'est-ce pas ?

— Non, milady. Ce sera une aventure.

Amener sa tante à approuver ce projet ne serait sans doute pas aussi simple...

— Georgiana, tu as perdu la raison !

Frédérica Brakenridge, duchesse douairière de Wycliffe, reposa si vivement sa tasse que le thé faillit déborder.

— Je croyais que vous aviez une profonde affection pour Milly et Edwina Carroway, protesta Georgiana en s'efforçant de garder un air d'innocente surprise.

— C'est le cas. Mais, pour ma part, je croyais que tu n'avais aucune affection pour lord Dare. Voilà six ans que tu te lamentes à cause d'un baiser volé pour gagner un pari ou je ne sais quelle absurdité.

Georgiana dut faire appel à toute sa volonté pour ne pas rougir.

— Cela semble assez insignifiant après tout ce temps, ne pensez-vous pas ? répondit-elle d'un ton faussement léger. Et puis, vous n'avez pas besoin de moi, et mes parents encore moins, alors que Mlle Milly aurait vraiment l'utilité d'une dame de compagnie.

Tante Frédérica soupira.

— Que j'aie ou non besoin de toi, Georgiana, j'apprécie ta compagnie. Je ne pensais pas devoir me séparer de toi avant le jour de ton mariage ; avec ton revenu, rien ne t'oblige à passer d'une vieille dame à une autre jusqu'à ce que tu sois toi-même assez infirme pour avoir besoin d'une dame de compagnie.

Il y avait une raison à cela – mais Georgiana n'avait pas l'intention de la révéler à qui que ce soit. Jamais.

— Je ne souhaite pas me marier, et je puis difficilement envisager de faire carrière dans l'armée ou la prêtrise. Or l'oisiveté ne me convient pas. Être la dame de compagnie d'une amie me semble encore l'occupation la plus tolérable pour moi – au moins jusqu'à ce que j'aie atteint un âge où la société acceptera que je n'ai aucun désir de me marier et que je préfère consacrer mon temps et mon argent à des œuvres charitables.

— Tu parais avoir tout prévu. Qui suis-je pour m'interposer ? demanda Frédérica en agitant les doigts. Fais comme bon te semble et transmets mes amitiés à Milly et à Edwina.

— Merci, tante Frédérica.

Elle fut surprise de sentir la main de sa tante se refermer sur la sienne.

— Tu sais que tu seras toujours la bienvenue ici. Ne l'oublie pas.

Georgiana se leva et déposa un baiser sur sa joue.

— Je ne l'oublierai pas. Merci.

Il lui faudrait aussi parler à Amélia Johns quand elle la verrait le jeudi suivant, au bal des Ibbotson. Mais, d'ici là, elle avait un plan à mettre à exécution.

3

*Oh, Dieu !
Que de torts causent les malfaisants,
Accumulant ainsi les malentendus
sur leurs propres têtes.*

*Henri VI, deuxième partie,
acte II, scène 1*

Quand Tristan descendit pour le dîner, la maison lui parut étrangement calme. Certes, sa famille était rassemblée dans la salle à manger, mais le silence qui régnait dans la demeure n'était pas celui qui succédait habituellement au chaos. C'était comme si Carroway House retenait son souffle.

Ou plutôt, décida-t-il en tirant sur les pans de son habit avant de pousser la porte de la salle à manger, comme si la visite de lady Georgiana Halley avait bouleversé sa perception des choses. Il pénétra dans la pièce... et s'immobilisa.

Elle était là, assise à sa table, occupée à rire de ce que Bradshaw venait de lui dire. La surprise dut se lire sur son visage, car elle haussa les sourcils lorsque leurs regards se croisèrent.

— Bonsoir, milord, dit-elle.

Son sourire resta en place, mais son regard se refroidit nettement. Un changement que personne d'autre que lui n'avait dû remarquer, songea Tristan, qui s'appliqua à reprendre contenance.

— Lady Georgiana, la salua-t-il.

— Tu es en retard pour le dîner, pépia son jeune frère, Edward. Et Georgie dit que c'est impoli.

Le Gnome venait à peine de faire sa connaissance, et il en était déjà à l'appeler par son surnom. Tristan gagna sa chaise en tête de table et remarqua qu'un imbécile avait placé Georgiana à sa droite.

— S'inviter à dîner chez autrui l'est tout autant.

— Georgiana *était* invitée, déclara Milly.

Tristan ne se rendit compte qu'en l'entendant parler que ses tantes assistaient toutes deux au dîner, pour la première fois depuis des jours. Maudissant Georgiana de l'avoir à ce point distrait, il se releva.

— Tante Milly, je suis heureux de vous voir de retour dans ce chaos, dit-il en contournant la table pour aller l'embrasser. Mais vous auriez dû me faire appeler. C'est avec plaisir que je vous aurais portée jusqu'ici.

Sa tante agita la main en rosissant.

— Balivernes. Georgiana est revenue avec une chaise roulante que Dawkins n'a eu qu'à pousser jusqu'à la salle à manger. C'était très amusant !

Il se redressa et tourna les yeux vers Georgiana.

— Revenue ? répéta-t-il.

— Oui, confirma-t-elle d'une voix douce. Je suis revenue m'installer ici.

Tristan sentit sa mâchoire sur le point de s'affaisser et serra les dents.

— Vous ne pouvez pas faire cela.

— Je le peux.

— Vous ne p...

— Mais si, coupa Edwina. Elle vient aider Milly. Tais-toi donc et retourne t'asseoir, Tristan Michael Carroway.

Ignorant les ricanements de ses frères, Tristan considéra de nouveau Georgiana... qui lui sourit tranquillement.

À l'évidence, Tristan avait accompli tant de mauvaises actions dans sa vie que son châtiment éternel commençait avant sa mort.

— Je vois, fit-il en plaquant un sourire indifférent sur ses lèvres et en retournant s'asseoir. Si vous pensez qu'elle peut vraiment vous aider, tante Milly, je n'ai aucune objection.

Georgiana fronça les sourcils.

— Vous n'avez aucune objection ? Personne ne vous a demandé...

— J'aimerais néanmoins souligner, lady Georgiana, poursuivit-il, que vous choisissiez de résider sous le même toit que cinq gentlemen encore célibataires, trois d'entre eux étant largement adultes.

— Quatre, corrigea Andrew en rougissant. J'ai dix-sept ans. Roméo était plus jeune que moi quand il a épousé Juliette.

— Et tu es plus jeune que moi, répliqua-t-il en adressant à son frère un regard sévère. Cela seul importe.

En temps ordinaire, Tristan tolérait les manquements à la discipline, mais Georgiana n'avait pas besoin qu'on lui fournisse davantage de munitions ; elle en avait déjà rassemblé des tombereaux.

— Vous n'avez aucun souci à vous faire pour ma réputation, lord Dare, répondit Georgiana en évitant de croiser son regard. La présence de vos tantes me garantit toute la respectabilité nécessaire.